Nous nous défendrons, Monseigneur, le mieux que nous pourrons contre les injustes menées des agents de la réserve. Si nous rencontrons trop d'obstacles au bien de la Mission de leur part, mon intention serait de les laisser sur leur réserve avec les mauvais sauvages, et d'acheter une petite île qui se trouve non loin de là, afin d'y réunir nos néophytes. Séparés ainsi des blancs et des mauvais sauvages, ils n'en deviendront que meilleurs. Les événements détermineront le parti que j'ai à prendre.

La malle d'Europe, que nous attendons depuis environ six semaines, n'est pas encore arrivée : quelle croix pour vos enfants ! veuillez les bénir tous !

Hélas ! cette malle si impatiemment attendue devait apporter à nos Pères les plus tristes nouvelles, et leur apprendre la mort de notre Bien-Aimé Fondateur. Sur les bords du Pacifique la désolation fut la même qu'au centre de la famille. Tous les cœurs recevaient une blessure qui ne se fermera jamais. Le courrier apportait aussi les lettres de convocation du Chapitre Général. Le R. P. D'HERBOMEZ se prépara à franchir le grand Océan pour prendre sa place dans la vénérable assemblée. Il hâta son départ et arriva vers la fin d'octobre 1861, à N.-D. de Montolivet.

III. Obéissant à l'ordre qu'il avait reçu du R P. D'HERBOMEZ, le R. P. GRANDIDIER entreprit la visite des sauvages qui habitent le haut de la rivière *Fraser* et poussa son excursion jusqu'aux mines du *Caribou*. Ecoutons le récit qu'il en a fait au Supérieur Général dans une lettre du 3 septembre 1862 :

Je suis parti de *Fort-Hope* le 3 juillet 1861, et j'y suis revenu le 11 octobre. Le bon Père DURIEU me tenait compagnie en attendant l'arrivée du R. P. PANDOSY qu'il allait remplacer dans la Mission du lac *Okonagan*. Le temps passait vite et agréablement avec ce cher Père, et ce n'est qu'avec peine que je le

quittai. Pour aller du côté du *Caribou,* il y a deux chemins : l'un suit la rivière *Fraser* de *Fort-Hope* à *Lytton*, et de là traverse les plaines en laissant le *Fraser* à gauche ; l'autre part de la rivière *Harrisson* à 40 milles au-dessous de *Fort-Hope*, et monte à travers les montagnes par *Fort-Douglas* et *Lillooet*. Je choisis cette dernière voie. Quelques semaines avant, l'Evêque anglican, avec trois ou quatre ministres, avait tenté une espèce de propagande parmi les sauvages de *Fort-Douglas* et de *Lillooet*. Je résolus de détruire ce qu'ils avaient fait, et je comptai sur la Providence et la grâce de Dieu pour aider un débutant comme moi qui n'avait pas encore livré bataille seul au diable et à ses auxiliaires. Je commençai à jouir du plaisir de coucher à la belle étoile et de manger ce que la main de Dieu me préparait. Quand j'arrivai à *Fort-Douglas*, je vis tout de suite les traces du passage des ministres. Il y avait quelques semaines que le Père Durieu s'y était trouvé, les sauvages étaient venus en foule autour de lui sans s'inquiéter des ministres qui étaient là. Mais quand j'arrivai, à peine quelques bons vieux vinrent-ils tout joyeux me toucher la main. Je fis la visite des loges : les portes s'entr'ouvraient ; les habitants me regardaient passer, mais quand je voulais entrer, les portes se refermaient; personne ne me toucha la main. Le soir, je ne pus réunir que quelques sauvages. Le lendemain, je célébrai la sainte Messe au milieu d'un véritable luxe de pauvreté : deux dames-jeannes vides servirent de colonnes, ma malle de table, une couverture de pente d'autel et deux boîtes d'allumettes de chandeliers. Après le sacrifice adorable, j'adressai aux sauvages une instruction sur le baptême. Cinq enfants sur vingt présents me furent offerts ; les parents des autres refusèrent de les laisser baptiser de peur que le baptême leur donnât la mort. Je combattis avec force cette erreur déplorable : dix enfants reçurent la grâce de la régénération, mais les cinq qui restaient avaient pour pères des blancs sans religion aucune. Il fallut me contenter de mes quinze enfants, et je remerciai le bon Dieu de tout mon cœur. Les parents étaient à moi ; pour me les attacher plus encore, je donnai une jolie médaille à chaque enfant baptisé. Dans la

journée, je composai un cantique et je le leur enseignai le soir ; l'assistance était nombreuse ; ils commençaient à revenir. J'appris de mes gens que les ministres avaient visité ces pauvres sauvages et leur avaient dit que les prêtres français ne valaient rien, que leur prière n'était pas bonne, etc. D'autre part, je savais que le ministre résidant à *Douglas* n'avait jamais paru au milieu des sauvages et qu'il avait dit qu'il ne donnerait pas un sou pour voir les sauvages appartenir à sa secte plutôt qu'à une autre. Tout cela devait me servir.

Le dimanche, dans une réunion des sauvages, je voulus leur faire promettre de renoncer aux liqueurs; tous ceux qui étaient présents le firent. Je profitai de leurs bonnes dispositions pour réfuter les accusations portées contre nous. Lorsque j'eus fini de parler, un des chefs prit la parole et montra l'embarras dans lequel se trouvaient les sauvages entre les affirmations contradictoires des ministres et des prêtres : *Qui donc a raison?* demanda-t-il. — *Je vais te le dire,* répondis-je ; *tu dois croire celui qui conforme ses actes à ses paroles, qui te témoigne en tout et partout une véritable affection. Le ministre est-il venu te voir?* Et je continuai ainsi avec une véhémence toujours croissante pendant près d'une heure. Je n'épargnai pas, vous le pensez bien, nos calomniateurs. Lorsque je me tus, le chef me dit : *Puisque tu dis que tu nous aimes, reste avec nous et enseigne-nous à prier.* Malheureusement, je ne pouvais pas rester longtemps. Je leur promis que le R. P. Fouquet viendrait les voir. C'est ce qu'il a fait quelques mois après, et je suis heureux de dire qu'il les a trouvés fidèles et persévérants.

Le lendemain, je partis avec un sauvage qui me portait ma malle ; j'avais assez de me porter moi-même : le fardeau me parut pesant et bien chaud, dans un chemin entre deux montagnes de pierre, où le soleil me tombait en plein sur la tête. Ce n'était point l'argent qui m'appesantissait ; j'avais reçu du Frère Blanchet 50 dollars pour faire 300 milles et autant pour revenir. Or, avec cela, je ne pouvais pas avoir un domestique avec deux ou trois chevaux, comme le ministre. J'avais donc à me régler sur l'exemple de notre vénérable procureur et à être

économe. J'achetai du fromage et du pain (à 25 sous la livre) à *Fort-Douglas*, et avec cette provision je vécus en chemin ; la vue d'une auberge faisait horreur à ma bourse, et par conséquent à mon estomac, et je passais outre. Cependant, je prenais un repas par jour, et je vous assure que l'hôtelier ne volait pas son argent.

Le soir du second jour, j'arrivai à un camp sauvage, mais le ministre avait passé par là ; je ne pus baptiser que cinq enfants. Je mangeai une croûte avec un morceau de fromage et je me couchai à la belle étoile, ayant un sauvage à droite et à gauche, car, outre mon porteur de malle, deux jeunes gens de notre Mission étaient venus jusque-là avec moi afin d'apprendre leurs prières ; ils se montrèrent très-fidèles et très-bons.

Le lendemain, je mangeai encore un morceau de mon pain desséché par deux jours de soleil : grand bien me fit ! Ce fut mon déjeuner, mon dîner, mon souper et mon déjeuner du lendemain. Jugez de l'appétit ! Je crois que je mis ma ceinture dans ma poche avant de me mettre à l'œuvre, afin d'ôter tous les obstacles. A trois milles de là se trouvait un camp nombreux de sauvages, mais il fallait traverser une rivière. Au moyen d'une plaque de tabac à fumer, je trouvai un sauvage et un canot. Nous arrivâmes à une belle prairie, occupée par des Américains. Ces messieurs auraient voulu m'empêcher d'aller auprès des sauvages, mais je ne cédai point à toutes les difficultés qu'ils soulevèrent et je parvins bientôt au camp. En y entrant, je pris ma croix et la montrai aux sauvages. Tout de suite, les vieux commencèrent un signe de croix qu'ils ne savaient plus finir. Ces signes, quelque grotesques qu'ils fussent, me firent plaisir. Les sauvages me touchèrent la main, se réunirent ensuite dans une hutte qu'ils remplirent. Là je baptisai vingt enfants et je fis une instruction à l'assemblée sur la tempérance. Tous voulurent avoir un billet. Je leur parlai ensuite de Dieu. Bref, il était une heure du matin quand je me jetai sur ma couverture. Pauvres gens ! comme je regrettai de ne pouvoir rester avec eux plus longtemps ! Ils étaient si bien disposés ! mais il fallait me hâter. Je repartis à cinq heures, et

quand j'arrivai à l'endroit où j'avais soupé la veille, je baptisai encore un petit enfant. Là, il se livra un rude combat entre mon estomac et ma bourse. L'estomac demandait à manger; la bourse commençait à s'aplatir. Mon sauvage murmurait, je ne pouvais lui donner du pain. Nous partons. Bientôt nous rencontrons d'autres sauvages ; mon guide s'arrête avec eux, et pendant que je me rafraîchis en buvant de l'eau d'un ruisseau, il prend un chemin de traverse sans que je m'en aperçoive. Cinq, dix minutes s'écoulent, et mon homme ne paraît pas. Jugez de mon inquiétude ! Il aura disparu, me dis-je, en emportant tout mon avoir. Je crie, je retourne sur mes pas en courant... Vains efforts. Je rencontre enfin un homme à cheval, qui m'assure que mon sauvage a au moins quatre milles d'avance sur moi. Mon estomac se fâche de plus belle ! Il me faut refaire ma route... toujours à jeun. Je retrouvai mon homme, et le soir nous arrivâmes ensemble à une auberge où nous pûmes nous rassasier. J'eus le bonheur de régénérer quelques enfants de sauvages campés dans les environs. Ce fut mon bouquet de la journée.

Le jour suivant j'emportai du pain, et sur le bord d'un frais ruisseau je déjeunai aussi confortablement qu'on peut le faire avec du pain sec et de l'eau. Dans la journée je vis quelques familles sauvages campées sur le chemin. Je m'empressai de baptiser les enfants, puis je m'arrêtai à contempler un spectacle qui réjouit un moment mon estomac. Les sauvages faisaient sécher de la viande à la fumée. Je leur demandai à quel animal appartenait cette dépouille. Je crus comprendre que c'était à un jeune ours. L'*autre* partie de moi-même tressaillit d'aise ; la bourse s'ent'rouvrait et laissait échapper une pièce de monnaie ; la viande est si appétissante pour un homme au pain et à l'eau ! Cependant je prends de nouvelles informations ; certes, cet ours-là avait de bien gros os, de bien longues côtes, il devait venir de l'arche de Noé !... Soudain j'aperçois une tête, et l'ours si tendre, si succulent se change en une vieille carcasse de cheval... L'*autre* poussa un soupir et ne dit plus rien : son appétit avait disparu.

Tout le long de ma route, je rencontrai des sauvages et des

sauvagesses qui portaient leurs enfants sur leur dos en allant recueillir des fruits à la montagne Je me fis connaître à eux, je leur demandai de me laisser baptiser leurs enfants, et m'écartant un peu, à l'ombre d'un buisson j'administrai le Sacrement à ces chères petites créatures Je changeai en anges ces pauvres esclaves du démon. La cérémonie finie, je continuai ma route, tandis que les sauvages allaient de leur côté. Quelquefois mon guide me disait qu'en nous détournant un peu nous trouverions quelques familles. Je le suivais ; nous traversions les torrents sur des troncs d'arbres, des forêts où nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe ; mais au bout de tout cela, j'avais la consolation de baptiser quelques enfants. C'était un doux repos pour moi.

Sur le soir, j'arrivai au bord d'un lac ; un grand nombre de sauvages y étaient réunis. Je baptisai de vingt à vingt-cinq enfants ; il était nuit close quand j'eus fini. Je me disposai à me reposer sous une tente sauvage, quand un bon Anglais vint m'inviter à passer la nuit chez lui. Il me servit un bon repas, en me disant que peut-être je n'avais pas soupé et que, dans tous les cas, après avoir travaillé toute la journée je devais avoir assez d'appétit pour prendre une collation. Je le rassurai, et la manière dont je fis honneur à sa table lui prouva mieux encore que mes paroles que je n'avais pas fait l'immortification de souper deux fois.

A l'aurore, je célébrai la sainte Messe et je traduisis le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* dans la langue de ces sauvages. Je leur enseignai aussi un cantique que j'avais traduit. Un fait vous prouvera le désir qu'ils ont de s'instruire. Quelques-uns d'entre eux avaient eu des rapports avec les sauvages de notre Mission sur le *Fraser* et avaient appris un cantique. Ils s'imaginèrent qu'en traduisant les paroles mot à mot, le cantique devait être parfait, et un soir, je les entendis chanter sur un air connu ces strophes que je n'avais certainement pas composées. Leur bonne volonté me toucha profondément. Je n'oublierai pas cette émotion de surprise éprouvée au bord d'un lac, à la nuit tombante, au milieu de ces pauvres enfants des bois... Je restai trois jours avec eux et je repris ma course.

Au delà du lac je trouvai un autre camp de sauvages. Ils me préparèrent une tente, couvrirent la terre d'un tapis et vinrent en procession me toucher la main. Je baptisai les enfants et j'adressai à leurs parents une instruction. Ils voulaient me retenir, mais j'allai coucher dans un camp plus éloigné, où j'accomplis encore les œuvres de mon ministère. J'étais arrivé sur les bords d'un troisième lac. Je le traversai le lendemain dans un canot, le plus grand de tous, mais non le meilleur. Nous étions vingt passagers, et deux d'entre eux furent occupés tout le temps à pomper l'eau qui pénétrait dans notre embarcation. Les sauvages étaient heureux d'être avec le Prêtre ; ils riaient, causaient avec un entrain extraordinaire. Le nouveau camp où nous arrivions était considérable. Je baptisai les enfants et j'encourageai ces pauvres sauvages à persévérer dans leurs bonnes dispositions Ah ! mon bien-aimé Père, si nous avions du monde, quelles belles Missions on pourrait établir ! J'ai trouvé tous ces sauvages animés des meilleurs sentiments ; tous me pressaient de rester avec eux, d'avoir pitié de leurs âmes, de ne pas les abandonner à leur misérable sort, de leur apprendre à connaître Dieu et le chemin du ciel. Mon cœur saignait à la pensée que je ne pouvais pas même leur donner un espoir sûr de retour parmi eux !

J'arrivai enfin à *Lillooet*, où je fus reçu assez froidement par les quelques blancs catholiques établis dans cette place. En revanche, les sauvages m'attendaient avec impatience : j'en trouvai de cent cinquante à deux cents réunis pour me recevoir. La pêche du saumon allait commencer, et ils voulaient me voir avant de se disperser. Le saumon remonte les rivières de ce pays en très-grande quantité ; c'est une des principales ressources des sauvages pendant l'hiver. A mon arrivée, le chef, vieillard de plus de soixante et dix ans, me souhaita la bienvenue au nom de tous, et les autres me serrèrent la main avec une affection et des paroles qui me consolèrent des petites misères que j'avais endurées. Le dimanche, je dis la Messe pour les blancs dans une maison particulière : il y avait une dizaine d'auditeurs de plusieurs nations différentes.

Le lundi, je fis encore un triage parmi mes effets, je ne gardai plus que le strict nécessaire, deux couvertures pour la nuit, et ce qu'il faut pour administrer les Sacrements. Les sauvages m'avaient envoyé un cheval pour m'amener dans leur camp, à quelques milles de *Lillooet*. Trois chefs, accompagnés de plusieurs membres de leurs tribus, vinrent à ma rencontre et me conduisirent dans leur tente. Il y avait au moins vingt-cinq tentes de sauvages. Après avoir baptisé une vingtaine d'enfants, je parlai à ces pauvres infidèles de Dieu et du ciel, etc. Il était onze heures du soir quand on songea à manger et ensuite à dormir. Je couchai dans la tente du chef, l'ayant à un de mes côtés, et son frère à l'autre. Pendant la nuit, les sauvages prirent trois saumons qu'ils apportèrent au moment où nous nous préparions à partir. A l'instant, les préparatifs furent suspendus, les chaudrons exhibés et le feu rallumé, et les saumons, coupés en morceaux, dansèrent dans la marmite. Comme de droit, j'eus ma part ; on me servit les meilleurs morceaux dans un plat, avec un peu de galette cuite sous la cendre, et en dépêchant mon saumon, je faisais cette réflexion de saint Paul : *Scio esurire et abundare* (Ep. ad Philipp. IV, 12), et j'ajoutais comme conclusion : Vive la vie du Missionnaire !

Quand tout fut fini, on leva le camp ; une heure après, il n'y avait plus une seule tente là où nous avions passé la nuit. J'allai un peu plus loin. Je rencontrai un chef campé avec sa famille ; il m'obligea à passer la nuit au milieu de ses gens. Comme je pus avoir un bon interprète, je leur adressai une longue instruction ; ils étaient contents, et ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance ; ils me caressaient, me passaient la main sur l'épaule, en disant : *O koukpi ! ô koukpi ! ô chef ! ô chef ! que nous sommes heureux !* Le lendemain, ce même chef me prêta un de ses chevaux pour aller jusqu'à la rivière *Bonaparte*, à une distance de cinquante milles. J'achetai, en passant devant une maison, un pain de deux livres, qui fut pour le jour suivant mon unique nourriture et celle du sauvage qui m'accompagnait. Le soir, j'arrivai à un petit camp de quatre tentes. Sur-le-champ, sous le pré-

texte de dire mon office, je m'enfonçai dans un bosquet sur le bord d'un ruisseau, et je me mis à laver ma chemise, mes bas et mon mouchoir ; pendant la nuit, quand je fus sous ma couverture, je repris tout doucement ma chemise à moitié sèche, et le lendemain je me trouvai frais, propre et dispos. C'est généralement de cette façon-là que j'ai donné mon linge à la blanchisseuse.

Sur le midi, nous nous arrêtâmes et nous mangeâmes des oignons sauvages avec notre pain, cela suppléait un peu au manque d'eau. A la tombée de la nuit, j'atteignis une ferme tenue par un ancien bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce monsieur connaît nos Pères depuis longtemps, et leur a toujours rendu service. Je trouvai chez lui une cordiale hospitalité. Voulant ménager tout à la fois mes forces et mes ressources pécuniaires, je m'enhardis à lui emprunter un cheval, pour continuer ma route plus facilement. Ma demande fut immédiatement exaucée : il me dit que son fils était parti l'avant-veille avec une bande de chevaux chargés, et il me conseilla de forcer un peu le cheval le premier jour, et de me joindre à son fils. J'entrai dans ses vues : avec mon cheval, je pouvais m'écarter et voir les sauvages, et regagner le campement du soir pour y prendre ma nourriture, ce que je ne pouvais pas faire si je me joignais à un *pack-train*, c'est-à-dire à une des troupes de chevaux ou de mulets qui portent des provisions aux mineurs du *Caribou*.

De nouveaux embarras m'arrivèrent avec le cheval, c'était la première fois que j'allais me servir d'une monture ; comment m'en tirerai-je ? Imaginez-vous Don Quichotte sur Rossinante : voyez le P. GRANDIDIER sur sa Rossinante, armé d'une trique et incapable de faire avancer son coursier, lequel était fort, mais paresseux. Au bout de deux milles, ma selle chancelle, et je me demande quelle en est la cause : je m'aperçois que les couvertures qui étaient au-dessous avaient glissé et étaient tombées à terre, et je risquais beaucoup de les imiter. J'appris alors à seller un cheval ; je remplaçai les couvertures perdues par mes deux couvertures de lit, et je continuai, comme Don Quichotte, à courir après ma Dulcinée,

c'est-à-dire M. Mac-Lean fils. Les chemins étaient mauvais, pierreux, montagneux, et mon cheval entêté, si bien que la nuit arriva et que le souper n'arrivait point. Je demandai à un *packeteur* qui revenait où était Mac-Lean: *Au moins à dix milles d'ici*, répondit-il. Je poursuivis mon chemin sans rien dire, et je fis un nœud à ma ceinture en guise de souper. Mais la Providence a des voies singulières pour faire trouver un souper comme pour tout le reste. Mes couvertures me préoccupaient souvent. Je m'aperçus tout à coup que la ventrière de mon cheval était trop large, et que mes couvertures avaient disparu... Je préférai revenir sur mes pas pour les chercher que d'aller en avant et de coucher à la belle étoile avec la rosée... pour couverture. Je les retrouvai près de ce *packeteur* auquel j'avais parlé. *L'autre* me dit à l'oreille que c'était mon bon ange qui avait tiré mes couvertures près de cet homme, afin qu'il me donnât à manger. En effet, je demandai l'hospitalité, qui me fut généreusement octroyée, et je trouvai nourriture et compagnie.

Le lendemain je courus encore à la recherche de mon introuvable Mac-Lean. Mais Dieu veillait sur moi avec un soin tout paternel. Une compagnie de *packeteurs* français me rencontra, et l'un d'eux eut compassion de moi : il m'invita très-poliment à me joindre à eux et à faire route ensemble ; j'acceptai cette offre avec reconnaissance. Mon cheval me donna de nouvelles inquiétudes. Il ne voulait pas rester avec les autres chevaux, et tous les matins il me fallait trotter dans la rosée pendant deux ou trois heures pour le retrouver ; le soir, mes pieds n'étaient pas encore secs. J'ai été bien traité dans cette compagnie. On m'avertissait du voisinage des indigènes, et je partais à travers champs pour les visiter, baptiser les enfants, et je revenais auprès de la bande. Trois nœuds faits à l'extrémité de la corde qui servait de bride m'avaient donné le secret de faire marcher mon cheval.

Notre nourriture consistait en galettes, *fayots* et lard salé, le matin ; lard salé, *fayots* et galettes, le soir, et ainsi de suite chaque jour. Le temps était terriblement chaud, et quand nous passions dans les forêts de sapins brûlés, on cuisait lit-

téralement dans son jus. Plusieurs fois j'ai failli rester sur place. Plus nous avancions, plus ma santé laissait à désirer ; les privations, les variations atmosphériques, froid glacial pendant la nuit, chaleur étouffante pendant le jour, tout contribuait à m'accabler. Une fois, la chaleur était réellement étouffante, mon sang bouillonnait dans mes veines, ma tête était en feu. Soudain, ma vue se troubla, mes oreilles bourdonnèrent, la sueur me prit, je ne vis et n'entendis plus rien : j'eus à peine le temps de sauter à bas de mon cheval, j'appuyai la tête contre la selle, et, pendant cinq minutes, je crus que ma Mission allait se terminer là. Mais, grâce à Dieu, peu à peu tout rentra dans son état normal, et je pus continuer mon chemin. Plusieurs accidents du même genre n'ont pas eu de plus funestes conséquences.

Les routes sont bonnes en de certains endroits, mais réellement affreuses dans d'autres : ce sont de vrais casse-cou. Le terrain est pierreux et généralement couvert de sapins. Ce n'est pas un sol de première qualité, cependant il peut porter les principales productions nécessaires à la vie, telles que le blé, l'orge, l'avoine, les pommes de terre et autres légumes. Il y a beaucoup de gibier, d'ours en particulier ; c'est l'ours noir qui domine. L'ours noir n'attaque pas l'homme, à moins qu'il n'ait des petits à défendre ou qu'il ne soit provoqué par la faim.

Après avoir bien chevauché, nous arrivâmes à une place nommée le *Petit-Lac*, à huit milles de *Quesnel*. Il s'y trouve une agglomération de maisons et les principaux dépôts de provisions. Comme il y a beaucoup de plantes vénéneuses dans le pays, et que le fourrage est rare, je me décidai à renvoyer mon cheval à quelques milles plus bas, où le terrain est plus plantureux. Je fis un paquet de mes couvertures et du reste, et je le mis sur mon dos ; ce fut dès lors mon unique mode de transport, quoique ce ne fût pas le plus agréable, surtout avec des bottes qui m'écorchaient les pieds, et des chemins où on enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. C'était le commencement du pays minier qu'on nomme le *Caribou*. J'allai faire une visite aux sauvages blancs qui cher-

chent l'or, et voir s'il leur restait encore un peu de foi. Hélas ! trois fois hélas ! ils sont pires que les pauvres sauvages que j'avais visités !

En quittant le *Petit-Lac* j'entrai donc proprement dans le pays minier : j'en pris les habitudes. Vous ne m'auriez pas reconnu, si vous m'eussiez rencontré sur le chemin avec une espèce de bonnet en laine noire sur la tête (j'avais perdu mon chapeau en route), une cravate noire, une chemise en laine rouge et noire, une paire de pantalons qui avaient été noirs autrefois, mais qui s'étaient argentés et qui étaient décorés d'une paire de mitasses en toile blanche, depuis le genou jusqu'aux souliers, et par-dessus tout cela mettez une vieille capote que le P. EYRAL tira d'un honteux oubli, à Montolivet, lors de mon départ pour l'Angleterre, et par-dessus cette capote placez un paquet de cinquante livres sur le dos du voyageur, noircissez la peau du P. GRANDIDIER, déjà si éclatante de blancheur à Marseille, et vous aurez le portrait de ma Révérence, très-peu respectable, je vous assure. Mais on n'y regarde pas de si près dans ce pays-ci. Si les bourbiers, les rochers, les chutes sont poétiques, vus de France, je puis vous certifier qu'ils ne le sont guère quand on y est enfoncé jusqu'aux genoux ; bien heureux est-on quand on n'est pas crotté jusqu'aux aisselles. Le pays est montagneux, le climat pluvieux par excellence, et les routes sont essentiellement boueuses. Les chevaux se font des escaliers dans la route, ils posent tous le pied au même endroit, et cet endroit, se creusant de plus en plus, devient un petit réservoir d'eau où toutes les pluies s'écoulent et demeurent, de sorte que pour marcher à sec les piétons sont obligés de sauter de tronc d'arbre en tronc d'arbre, et quand ils sont humides ou que ce sont des racines, le pied glisse et l'on nage dans la fange. Un cours de gymnastique ne serait pas de trop pour ceux qui auraient une vocation prononcée pour être Missionnaires de mineurs. Quelquefois on met le pied sur un tronc d'arbre, et ce tronc d'arbre, mis en mouvement, glisse tout doucement au milieu du marécage et vous dépose plus ou moins proprement dans la boue. Cela m'est arrivé plus d'une fois. Je vou-

lais me relever, et pour cela appuyer ma main sur un fond solide, mais j'enfonçais toujours et je ne touchais pas le fond, de sorte que l'on était obligé de venir à mon secours, car je n'avais pas cru prudent, après un premier jour de marche, de continuer à voyager seul, et je m'étais joint à une compagnie de mineurs. La route est semée de carcasses de chevaux : les uns morts dans la boue, d'où ils n'ont pu se tirer, les autres de fatigues, d'autres empoisonnés, etc. Les ponts ne coûtent pas cher, pas plus que la route elle-même. On coupe les arbres à un pied de terre et le chemin ainsi frayé est intitulé : route excellente, parce qu'on peut voir clair devant soi quand on se casse le cou en descendant les côtes. Les ponts ne sont que des arbres ébranchés, non équarris, placés en long les uns au bout des autres, de sorte que, quand les piétons passent c'est un tour de force que de ne pas se crotter ; pour les chevaux c'est encore pis. Il n'y a guère de *pack-train* qui traverse ces ponts roulants sans avoir trois ou quatre chevaux qui perdent l'équilibre, sautent dans le marais et s'enfoncent jusqu'à mi-ventre ; alors on décharge l'animal, puis on le prend, l'un par la bride, l'autre par la queue, et un troisième commence à fouetter. Si le cheval est épuisé et ne peut pas sortir du bourbier, il y reste et y meurt. D'autres se prennent les pieds entre les troncs, et alors on coupe le pont à coups de hache, jusqu'à ce que l'animal soit délivré.

En arrivant à *Quesnel*, j'allai loger chez un Français. Je fus assez bien reçu pour mon argent, et le soir j'eus l'avantage d'avoir une cellule à part pour prendre mon repos; voici comment : j'étendis mes deux couvertures sous le comptoir.

Le lendemain nous partîmes pour *Keithley's-Creek* qui est le premier endroit minier du *Caribou*. La route m'offrit dans toute leur splendeur les merveilles que je vous ai décrites. Jugez-en quand je vous dirai que, pour faire 20 milles, nous avons marché depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir et que nous étions épuisés. Nous payâmes notre souper et notre déjeuner une piastre et demi pièce, et nous repartîmes le jour suivant pour *Autler-Creek*, qui est le centre, la capitale du *Caribou*. A sept heures du matin, nous étions

en route et nous avons marché jusqu'à huit heures et demie du soir sans manger. En quittant *Keithley's-Creek* nous eûmes 10 milles de chemin à gravir par une pente aussi rapide que celle de la colline de Notre-Dame de la Garde. Elle nous amena sur une hauteur qui domine toutes les montagnes environnantes ; de là elles vous apparaissent dans la plaine. En face, on voit les premières rangées des *montagnes rocheuses* qui ne sont plus qu'à 40 ou 50 milles de distance; ces montagnes se succédaient l'une à l'autre aussi loin que la vue pouvait atteindre, blanches de neige. Ah ! me suis-je dit, peut-être derrière ces masses énormes y a-t-il quelques-uns de mes Frères qui travaillent de leur côté à sauver les âmes, peut-être de mes Frères de noviciat, de scolasticat, d'oblation ! des Frères que je ne reverrai probablement pas sur cette terre ! Adieu, Frères bien-aimés ! adieu, vous, pauvres sauvages qui avez été mes espérances et mes premières affections avant que l'obéissance m'assignât vos Frères de ces pays-ci pour ma part dans la vigne du Seigneur ! Vous tous, je ne vous oublie pas, quoique je sois séparé de vous. Priez aussi pour moi et mes sauvages. Et j'envoyai cette salutation à mes Frères de la Rivière-Rouge. Ah ! mon Père, ce me fut une grande consolation de me retrouver dans mon isolement avec le souvenir de mes Frères ; je n'étais plus aussi seul ! je me sentis fortifié, encouragé intérieurement. Que n'aurais-je pas donné pour revoir ces chers Frères ! C'est surtout quand on est abandonné à soi-même que l'on sent le bonheur d'appartenir à une famille comme la nôtre : on se rattache de toutes ses forces à ce qui peut en rapprocher, à ce qui peut en rappeler le souvenir, et ce souvenir est un baume pour le cœur dans les moments de détresse et d'affliction; c'est une source de force, quand le découragement nous saisit, c'est une consolation indicible dans l'isolement où nous nous trouvons. La pensée de mes Frères renouvela toute mon énergie, et je continuai mon chemin en regardant le ciel, là où il n'y a plus de séparation, plus d'isolement, plus de souffrance et où tous, je l'espère, nous nous retrouverons pour bénir Dieu et nous aimer tous en lui.

De cette montagne nous aperçûmes de belles prairies ver-

doyantes, et ce fut une exclamation de joie qui nous échappa à cette vue, car nous n'avions fait que marcher sur des pierres ou dans la boue, et nous allions avoir la jouissance de marcher sur un tendre gazon. Mais quel désenchantement quand en arrivant à ce gazon nous le trouvâmes inondé ! Nous enfoncions dans l'eau jusqu'à la cheville. Il paraît que le sommet de ces montagnes abonde en sources d'eau, les pluies fréquentes, jointes à la fonte des neiges, les changent en ruisseaux, et l'eau se répand de toutes parts. Nous rencontrâmes un Français qui revenait d'*Avtler-Creek*, et nous lui demandâmes combien il y avait encore de milles : *Quatre ou cinq*, nous répondit-il, et nous devions arriver avant la nuit Nous marchons, nous traversons des marais, des ruisseaux, et point d'*Autler*. La nuit arrive : nous ne distinguons plus rien devant nous ; nous marchons l'un derrière l'autre, nous nous enfoncions dans la vase ; nous étions harassés. Je ne vous parle plus de nos chutes en sautant d'un arbre à l'autre, on n'y faisait plus attention. Nous allions camper au milieu de la boue et du bois, quand on aperçut quelques lumières au loin. Nous arrivâmes enfin au bas de cette fameuse montagne au pied de laquelle roule le petit ruisseau appelé *Autler*. Nous le traversons sur un arbre presque perpendiculaire, où nous sommes obligés de nous accrocher aux branches pour ne pas aller finir la journée au milieu de ses eaux.

Après quelques moments d'attente, nous étions autour d'une bonne table et nous en avions besoin. Je passai la nuit dans cette maison. Le lendemain, je restai enveloppé dans mes couvertures jusqu'à midi : je m'occupai à raccommoder mes pantalons et ma capote qui s'en allaient en morceaux. C'est un trésor que de savoir mettre un bouton et boucher un trou ! Pour cirer mes souliers, j'allai les laver dans le ruisseau. Je sortis ensuite pour voir cette fameuse ville ; c'est un ramassis d'une trentaine de maisons qui sont presque toutes ou des magasins ou des lieux de jeux ou de boisson. Je ne connaissais personne, ni catholiques, ni Français. Dans ce pays, il est difficile de connaître la religion d'un homme. Il est là non pour pratiquer sa religion, mais pour faire de l'or ; l'or, l'or,

c'est le Dieu de l'endroit, c'est le Dieu du pays. Tout ce qui n'a pas rapport à l'or, n'est pas digne d'attention. Il y a à *Autler* le siége d'une Compagnie française ; mais comment m'y introduire? Le premier avec qui je fis connaissance, était un médecin qui ne savait pas trop s'il croyait en Dieu : il me demanda de lui en prouver l'existence. Il en vint ensuite à m'insulter en me jetant à la face les scandales qui ont été commis par des personnes appartenant au clergé ou aux ordres religieux. Je lui répondis peu de chose : je ne voulus pas discuter avec un homme de cette trempe, qui ne croyait pas à l'existence d'un Dieu.

Je ne restai qu'un jour à *Autler-Creek,* parce que chaque repas me coûtait 2 piastres et que je ne voyais pas la possibilité d'exercer mon ministère. Je me rendis à *William's-Creek,* où je connaissais des Irlandais catholiques du *Fort-Yale,* qui se trouve dans notre Mission du *Fraser.* Avant de partir, j'achetai un pain d'une livre qui me coûta 1 piastre. Je ne pus pas même le manger en entier, tant il était bon! Je repris mon paquet et je continuai mon chemin à travers les monts ; vers la fin du jour, j'arrivai à *William's-Creek,* qui est encaissé entre deux montagnes laissant juste assez de place pour voir le ciel. Je fus très-bien accueilli par mes connaissances ; je passai avec elles trois jours que j'employai à visiter tous les catholiques du creek. Je reçus de ces chers Irlandais un peu de poudre d'or qui me permit d'accomplir mon retour d'une manière plus confortable ; c'était sans doute le premier présent que les mines du *Caribou* faisaient à un ministre de Jésus-Christ.

Voici en quelques mots les procédés qu'emploient les mineurs pour obtenir l'or. Ils prennent avec eux un sac de farine, un peu de lard, une poêle à frire, un pic, une pelle et un grand vase en fer-blanc. Ils s'aventurent ainsi dans les bois, et quand ils arrivent dans un endroit où le sol leur paraît aurifère, ils creusent jusqu'à ce qu'ils atteignent le roc. Ils recueillent la terre qui recouvrait le roc et la lavent en rejetant la boue et les pierres, l'or reste au fond. Si le placer est riche, ils y établissent leur tente, coupent des arbres, taillent

des planches qu'ils disposent en canaux. L'eau qui passe dans ces canaux lave la terre aurifère, et à leur extrémité dépose l'or dans un double fond, parsemé de trous. Quelquefois les mineurs mettent toute une saison pour préparer tout ce qui est nécessaire à l'extraction de l'or. L'or du *Caribou* n'est pas ordinairement en poudre : il forme de petits grains. Des mineurs travaillent souvent des heures entières sans rien obtenir, tandis qu'à côté d'eux d'autres recueillent jusqu'à dix, vingt, trente onces d'or par jour. Il y a de l'or en quantité au *Caribou*, mais pour l'obtenir il faudra beaucoup de peines et de souffrances. J'ai vu les mineurs à l'œuvre, et je n'aurais pas accepté le salaire qu'on leur donne pour le travail qu'ils sont obligés de faire; dans l'eau jusqu'à mi-corps, à la besogne de six heures du matin à six heures du soir, ils ont à peine de quoi manger, tant les vivres sont rares Cette année il n'y avait plus de farine au *Caribou*, et celle que l'on y transportait était déjà vendue à 7 fr. 50 c. la livre.

Pendant mon séjour, j'ai essayé d'élever l'esprit des catholiques pour un moment au-dessus de l'or, mais je n'ai obtenu que de vagues réponses. *La saison est trop courte*, dirent-ils, *pour que nous ayons le temps de remplir nos devoirs religieux ; quand nous redescendrons, nous le ferons* Ils redescendirent et trouvèrent d'autres prétextes... J'allai visiter un autre creek, occupé par des mineurs, parmi lesquels on comptait une douzaine d'Irlandais catholiques. Ils me reçurent très-bien, me procurèrent toutes les douceurs possibles dans ce pays de privation ; mais quand je touchai à la corde sensible, quand je les pressai de remplir leurs devoirs, je ne rencontrai qu'indifférence.

Comme les places que j'avais visitées étaient en plein rapport, que les mineurs s'y étaient fixés, et que, par conséquent, ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, se servir de mon ministère, je ne crus pas devoir aller plus loin dans les creeks récemment découverts, où les mineurs étaient occupés à s'établir et dont on ne distinguait les chemins qu'aux coups de hache que les mineurs avaient donnés à droite et à gauche. Il pouvait certainement y avoir des catholiques, mais au milieu de

leurs travaux, m'auraient-ils montré moins d'indifférence? De plus, je sentais ma santé chanceler. Je revins donc à *Autler-Creek.*

Je n'eus d'autre maison pour me retirer que celle d'un pauvre nègre protestant; il fut très-hospitalier. Sa demeure consistait en quelques piquets auxquels étaient cloués des bardeaux faits à la hâte et qui laissaient l'air circuler en pleine liberté; le plancher était la terre nue, mon siége un tronc d'arbre et mon lit mes deux couvertures étendues sur le sol. L'humidité était telle, que le matin mes couvertures étaient trempées. Aussi les rhumatismes sont-ils à l'ordre du jour. Mais, comme dit le R P. Fouquet, *cela ne fait pas mourir.* Pendant la semaine que je passai à *Autler,* je fis connaissance avec quelques catholiques, et bientôt je fus en état de visiter toutes mes ouailles, qui étaient en assez grand nombre. Mais elles n'écoutèrent pas ma voix, et trois d'entre elles seulement vinrent se confesser. C'est plus que je n'osais espérer après l'accueil qui m'avait été fait. Ce me fut une grande consolation de pouvoir leur donner la sainte communion en présence des trente autres catholiques qui avaient daigné se rendre à la Messe le dimanche. Un plus long séjour aurait pu amener de meilleurs résultats, mais les forces commençaient à me manquer. Je ne dormais plus, et en me levant, je sentais tout tourner autour de moi. Il était temps de partir si je voulais retourner sûrement Je pliai donc bagage et remontai la terrible montagne. A son sommet, je respirai plus librement. Je m'arrêtai chez un Français qui m'offrit de partager sa couche, et je montai littéralement au troisième ciel; je touchai le toit avec ma main. C'était un lit à trois étages, occupés par six habitants. Le lendemain, j'allai coucher à *Quesnel,* où je m'arrêtai pour me reposer Pendant ce temps, je raccommodai une seconde fois mes pantalons; les fils ne tenaient plus. Je passai un jour entier à cette agréable occupation, roulé dans mes couvertures. Ensuite, je me mis à la chasse de tout le gibier prohibé qui s'était propagé d'une manière effrayante. Rien que dans un bas, il y avait une compagnie de cinquante grenadiers, et je vous assure que ce sont des hôtes très-incom-

modes, qui ne laissent pas jouir d'une seule minute de repos. Mes pauvres bas étant usés, je déchirai un sac de farine en deux et je m'en entourai les pieds en guise de bas. Je me remis en route.

Deux jours après avoir quitté *Quesnel,* je rencontrai M. Begbie, le grand juge de la Colombie britannique. Il me remit deux lettres du R. P. FOUQUET ; l'une d'elles m'annonçait la plus triste nouvelle que put recevoir un Oblat, la perte de notre bien-aimé Père. Ah ! ce fut une heure bien douloureuse pour moi, une heure pleine de découragement que celle que je passai à relire chaque mot de cette lettre, à pleurer celui que je ne devais plus revoir, et à me rappeler toutes les circonstances où j'avais eu le bonheur de l'approcher... Enfin je surmontai ce premier mouvement de douleur, et des pensées plus consolantes y succédèrent...

A la *tente ronde* je retrouvai mon cheval ; j'avais hâte de lui confier mon paquet et ma personne, et je me rendis au fort *Alexandre,* seul, sans guide, sans compagnon, par un petit sentier fréquenté seulement des sauvages et des ours. Sur le soir, je m'arrêtai. je charriai une bonne provision de bois pour entretenir le feu qui devait éloigner les ours et remédier à la rosée abondante qui tombait sur mes couvertures et les traversait. Mon souper consista en un morceau de pain ; après quoi je dis mon office à la clarté du feu. Mais comme j'avais peur que le cheval ne se perdît dans le bois, je lui passai au cou une courroie à laquelle j'avais attaché mes deux étriers en fer, de sorte que le bruit qu'ils faisaient en frappant l'un contre l'autre suppléait au manque de clochette, et quand l'animal s'écartait au loin, je sortais de mon lit et j'allais le chercher.

Le jour suivant, après une journée dure entre les dures, j'arrivai au fort *Alexandre,* où je fus bien accueilli. Mais les sauvages ne voulurent pas me laisser baptiser leurs enfants. *Quand tu viendras pour rester au milieu de nous,* me dit le chef, *alors tu feras tout ce que tu voudras de nous; mais tant que tu ne feras que passer, le baptême que tu donnerais à nos enfants ne ferait que les rendre pires qu'ils ne sont. Reste ici, instruis-nous, baptise-nous ; prends soin de nous, et nous se-*

rons heureux. Mais si tu veux t'en aller, tu ne baptiseras pas nos enfants. J'eus beau dire et beau faire, je ne pus rien obtenir. *Tiens,* me dit-il, *vois-tu ce chapelet, cette échelle catholique ; autrefois je le connaissais, je savais ce que cela voulait dire; depuis que notre prêtre est parti, nous avons été délaissés et nous ne savons plus rien ; nos jeunes gens boivent et s'enivrent, nos femmes se prostituent aux blancs; pourquoi ? C'est qu'il n'y a point de prêtre parmi nous... O toi qui dis que tu nous aimes, qui dis être venu pour nous, aie donc pitié de nous, reste avec nous et enseigne-nous à connaître et à aimer Dieu, et à devenir bons...* Oh ! mon bien-aimé Père, comme je souffrais de ne pouvoir accéder à des sollicitations si pressantes ! Mais que pouvons-nous faire ? Pour tout le territoire de l'Amérique qui se trouve de ce côté-ci des *montagnes Rocheuses,* depuis *Vancouver* jusqu'au pôle, nous ne sommes que quelques Oblats, et combien de milliers de sauvages embrasseraient avec joie notre Religion s'il y avait des Missionnaires pour leur annoncer la bonne nouvelle ! Hélas ! si nous avions ici les miettes qui tombent de la table de l'Eglise de France, qui sont foulées aux pieds, avec quelle ardeur nos pauvres sauvages les recevraient ! Souvenez-vous de nos pauvres sauvages, qui n'ont d'autre espoir qu'en vous et dont le salut est entre vos mains...

Ne pouvant rien faire avec ces infortunés sauvages, et n'ayant ni le temps, ni la santé nécessaires pour monter au fort *Georges,* situé à huit ou dix journées plus au nord, sur le *Fraser,* je redescendis à *William's Lake.* Lorsque je quittai le fort *Alexandre,* je fus témoin du rapide changement que quelques heures apportent dans la température : il faisait une chaleur excessive, et dans une demi-journée trois orages terribles me passèrent sur le dos, pluie torrentielle, grêle grosse comme le pouce, éclats de tonnerre effrayants, rien n'y manquait; les chemins étaient changés en torrents ; j'étais trempé jusqu'aux os, malgré mon manteau : c'était une de mes couvertures fendue au milieu et que je glissai sur mes épaules au moyen de ce trou.

De *William's Lake* je suivis le chemin du *Fraser* et je m'en

allai par monts et par vaux, perdant tout en route, aujourd'hui mon portefeuille, demain mes cahiers, tantôt trottant sur le dos de mon cheval, tantôt le portant presque en gravissant les montagnes, tantôt couchant dans une bonne maison, tantôt au milieu des bois, sans avoir rien à manger, tantôt recevant une bonne nourriture, tantôt n'ayant que des fruits sauvages et du saumon sec.

. En quittant *Lillooet* je continuai à suivre le *Fraser*, mais je finissais mon voyage comme je l'avais commencé, c'est-à-dire à pied ; j'avais reconduit ma fidèle monture à son propriétaire, en l'assurant de ma reconnaissance. Mais à défaut de cheval je pris un sauvage pour porter ma malle. Il me fit passer par des chemins affreux, perpendiculaires au *Fraser*, dont les flots impétueux tournoyaient en se couvrant d'écume. Parfois il fallait se pencher sur l'abîme pour éviter un rocher qui s'avançait sur le chemin ; ailleurs il fallait grimper sur une montagne à pic où le sentier n'était que des pierres d'ardoises qui glissaient sous les pieds et allaient se perdre dans le gouffre ; un seul faux pas, et on les aurait suivies sans aucune chance d'échapper à la mort ; là, le chemin était tombé dans la rivière, et les sauvages avaient creusé un trou dans le flanc de la montagne, juste pour y mettre le pied. Pour suivre ce dangereux escalier il fallait se coller autant que possible, se pencher à ras sur la montagne : au-dessous de soi, une pente de deux cents pieds terminée par des rapides où le *Fraser* fait des entonnoirs, et pas le moindre petit brin d'herbe ou la moindre branche pour vous aider à vous sauver. Je parvins, avec la grâce de Dieu, à me tirer de tous ces mauvais pas, et j'arrivai à ma chère Mission dans le courant d'octobre, après une absence de plus de trois mois. J'avais baptisé à peu près trois cent trente à trois cent cinquante personnes, enfants ou malades à l'extrémité, administré l'Extrême-Onction à quelques malades, entendu trois confessions et donné deux communions.

Mes pauvres sauvages de *Fort-Hope* furent bien contents de me revoir. Le lendemain, ils me conduisirent à *New-Westminster* où je surpris le R. P. Fouquet et le R. P. Jayol. Après

quelques jours de repos, la fatigue se fit sentir plus fortement, et je dus garder le lit. Un docteur consulté recommanda l'inaction la plus absolue et bien des choses qui ne pouvaient pas se faire. Ce qu'on pouvait faire on le fit, et le reste on le laissa à la garde de Dieu. Maintenant je suis mieux et je désire retourner bientôt au combat. Le R. P. FOUQUET m'a envoyé à *Saint-Joseph d'Esquimalt*. Le R. P. PANDOSY tâche d'adoucir mes douleurs d'estomac en y mettant de temps en temps des cataplasmes de bœuf frais. J'espère qu'à l'arrivée du R. P. D'HERBOMEZ, je serai en état de reprendre les armes.....

Charles GRANDIDIER, O. M. I.

IV Avant de s'éloigner des Missions du Pacifique pour venir en France, le R. P. D'HERBOMEZ en avait confié le soin et la direction au R. P. FOUQUET. Ce sont les lettres de ce Père qui nous instruiront des événements que présente l'histoire de ces Missions pendant l'absence du R. P. D'HERBOMEZ. Mais on nous permettra de remonter à quelques années et d'analyser rapidement l'ensemble de la correspondance du R. P. FOUQUET depuis son arrivée à *Saint-Joseph d'Esquimalt*. Elle offre les détails les plus intéressants. Commençons par une lettre adressée à Mgr GRANDIN, lorsque le P. FOUQUET se trouvait encore sur les bords de la rivière Colombie, le 6 décembre 1859, se dirigeant vers Saint-Joseph.

..... Je ne puis m'empêcher d'admirer la coïncidence qui va me faire exercer le saint ministère non loin de vous, et je puis dire dans le même champ. Vous avez dû apprendre à Marseille que nous irons tôt ou tard parmi les Indiens de la Colombie Britannique, et voilà que je lis, dans des ouvrages que je me suis procurés en route, que ces sauvages appartiennent en grand nombre à la même souche que ceux de l'Île à la Crosse. Que j'aie le plaisir de vous traduire quelques-uns de ces passages : *La langue des Talsulies est un dialecte de la famille des Chippewyan, si répandue dans le nord de l'Améri-*